

ILS NE VEULENT PLUS QUE DU NEUF



Mme Grippous. — Vingt-cinq cents pour ce chapeau-là qui est presque neuf, vous n'y pensez pas !
Isaac. — Z'est le mieux que ch' busses voire, matame. Les geabeaux te zegonte main sont tifficiles à fentre, à bréant ! Fous n'avez bas ités gompion il y a d'impécibles qui ne feulent blas agheder que tes geabeaux neuf.

LOASIS

Un bouquet d'élégants palmiers
Qui balancent leurs vertes branches
Comme dans les cieux les ramiers,
Font palpiter leurs ailes blanches ;
De grands et souples bananiers
Qui meuvent leurs gracieuses rames
Fendent les azurs printaniers
Comme une barque ouvre les lames...

Le grand silence des déserts
Que distrait une caravane ;
Le vol d'un vautour dans les airs,
Un chant d'Arabe sur un âne
Qui, jamais las, trotte menu
L'œil fumant, oreilles pendantes
Et s'enfonce dans l'inconnu
Des plaines sans fin, brûlantes.

Une source chantante d'eau
Comme une glace scintillante
Où, trop lasse de son fardeau
La caravane défaillante
Vient bivouaquer jusqu'au matin ;
D'un feu de bois on l'environne
Pour protéger tout le butin
Contre le lion qui lacronne.

Et, brusquement, la nuit descend,
Car Phébus couché, le jour tombe
Glissant encore un rais de sang
Qui, vite, s'efface dans l'ombre

Du soir. C'est l'heure du sommeil
Pour la caravane qui passe :
C'est aussi l'heure du réveil
Pour le désert : l'heure où l'on chasse.

Au lointain, un rugissement
Grondant comme un coup de tonnerre
Qui, jeté dans l'isolement
Du désert, ébranle la terre.
Il roule grandi, répété,
Trainé sous la voûte sonore.
Bien qu'éteint par l'immensité
Il semble qu'on l'entende encore.

Phébus fait son ascension
Et profile, majestueuse,
Immense, l'ombre d'un lion
A la prunelle lumineuse.
Dressé, superbe, l'air hautain
Le roi du désert flaire et guette ;
Ce soir, il lui faut un festin
Royal... Il marche à sa conquête.

Un galop, un honnisement,
Une clameur, une mitraille,
Une chute, un rugissement.
En fanfare après la bataille...
Puis, plus rien... Le désert s'endort
Et se plonge dans le silence.
La lune brûle toute d'or
Riant d'un palmier qui l'encense.

JEAN SAUTIGNY.

CURO-BIASSO

Da maître, *Curo-Biasso* n'en avait jamais ou qu'un : le vieux *Sifurian* dit *Cinq-hommes*, braconnier de son état et tailleur de pierres à ses moments perdus, qui, tous les jours, pendant deux ans, l'emmena battre les bois et les ravines, lui apprenant également à flairer le gendarme et la perdrix.

Une nuit, on assassina un brigadier. *Cinq-hommes*, qui craignait les méchantes langues, s'en alla en Piémont par le chemin des montagnes, et sa femme, presque sa veuve, vendit *Curo-Biasso* au sergent-major d'un détachement qui passait.

Mais au bout de trois semaines la brave bête s'en revenait, maigre, traînant au cou un morceau de chaîne... La vie de caserne, apparemment, ne lui avait pas convenu.

Ce qu'il lui fallait, à lui, c'étaient les joies de la chasse et de l'affût, la vie en plein soleil le long des torrents clairs et des côtes sèches parfumées de marjolaine, c'était l'odeur de l'herbe, l'odeur de la piste, les fontaines froides qu'on lappe, la grappe gonflée dont on s'inonde la gueule, entre deux lignes de vigne, sans s'arrêter de courir ni d'aboyer ; c'était le gibier forcé, déchiré, avec du sang et du poil aux babines ; puis le repos à l'ombre, les bonnes heures de paresse, le sommeil sous les étoiles et le réveil matinal à la fraîcheur, quand la caille chante, quand les oisillons

vont boire, et que le lièvre, se secouant, lève les oreilles hors du gîte, au ras de l'herbe mouillée de rosée.

Quelques amis du vieux *Cinq-hommes* (les braconniers, Dieu merci ! ne manquent pas chez nous) firent des avances à *Curo-Biasso* ; mais depuis son voyage, notre déserteur tenait l'homme en défiance, se rappelant avoir été attaché. Tout compte fait, il préféra se passer de maître pour vivre seul, sans collier, à la barbe des forestiers et des gendarmes, aussi libre au milieu de ses champs et de ses bois que les chiens musulmans dans les ruelles de Constantinople.

Où dormait-il... on l'ignore. Il devait, j'imagine, varier ses gîtes, couchant au bel air l'été, et l'hiver sous un hangar de ferme ou bien dans ces cabanettes ouvertes, en pierre sèche, que bâtissent les gens de campagne pour s'abriter de la pluie.

Curo-Biasso, c'est-à-dire "*Vide-Biasso*" (on l'avait surnommé ainsi à cause de ses fredaines), fut bien vite devenu la terreur des paysans. Tandis qu'ils étaient au travail, en train d'arracher la garance ou de faire feu de leurs outils sur les cailloux d'une olivette, que de fois n'avait-on pas vu *Curo-Biasso* filer le sol et le vent, se raser comme un chat, glisser le long d'un mur, entre deux sillons, et arriver ainsi jusqu'au bissac jeté derrière le travailleur ; dans l'herbe ou sur les mottes.

Les paysans riaient tous les premiers de trouver ainsi leur goûter envolé : — "Encore un tour de *Curo-Biasso*, di-aient-ils, c'est un maître chien !... il vit tout seul comme l'ermite de Lure..." Et ils se contentaient, une autre fois, de suspendre leur bissac à une branche de figuier. Mais *Curo-Biasso* alors se dressait sur ses pattes de derrière et sautait après le bissac comme le renard des fables devant sa treille.

Ajoutons, à l'honneur de *Curo-Biasso*, qu'il faisait ce métier seulement au gros de l'été, quand la terre brûle et que la piste est sans odeur. Les *Poux Rouges* volent bien, eux aussi, lorsque la chasse ne les nourrit plus !

Avant tout, *Curo-Biasso* était un chasseur incomparable, fin comme l'ambre et d'un tel nez que, disait-on, rien qu'à flairer l'eau d'une source, il devinait le soir quel oiseau y avait bu le matin. Personne mieux que lui ne découvrait où gîte le lièvre, où loge la caille, où s'éveille la perdrix ; quant aux lapins, il savait par cœur leurs moindres terriers, les chemins qu'ils se font dans l'herbe, et aussi les ronds de terre piétinée, parsemée de petites crottes, où ils vont, ces graves animaux, assis sur la queue et remuant le nez, tenir leurs conférences au clair de lune.

Curo-Biasso devint légendaire ; on racontait sur lui des choses étonnantes : que les loups étaient ses amis, et que souvent il s'associait avec le renard pour courir un lièvre sur la neige. Les gardes, il les reconnaissait d'une lieue, se fassent-ils déguisés en évêques avec la crosse et la mitre !

Le plus souvent, *Curo-Biasso* battait les bois pour son compte.

Quelquefois aussi un chasseur, immobile, le fusil entre les jambes, écoutant ses deux chiens donner de la voix à un quart de lieu, entendait tout à coup trois chiens au lieu de deux. C'était *Curo-Biasso* qui, rôdant par là, venait de se mettre de la partie, pour le plaisir de chasser en société.

Car, par un souvenir de sa vie d'autrefois, *Curo-Biasso* aimait l'odeur de la poudre.

Nous nous en allions un jour, mon père et moi, le long de la *Durance*, large en cet endroit autant que la *Seine* à Paris, courante à faire peur et froide comme une eau de neige... Léda, notre chienne, venait d'être mordue au nez par une vipère, en quêtant sous un genévrier, et bien qu'immédiatement frictionnée d'alcali, elle avait la tête lourde, le regard malade ; je la menais tristement en laisse, au bout de mon mouchoir ; mon père, de fort méchante humeur à cause de la journée perdue, mar-

PAS DE DIFFÉRENCE



Le docteur. — Je ne dois pas vous cacher, madame *Pichorgne*, que votre mari a absolument besoin de repos pendant quelques semaines.

Mme *Pichorgne*. — Mais, Docteur, je ne puis lui faire quitter la ville et...

Le docteur (après une minute de réflexion). — Si vous alliez vous-même à la campagne ?